

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Et la grâce plus belle encor que la beauté

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68, p. 118-127

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Et la grâce plus belle encor que la beauté

Les lignes qui suivent sont dues aux événements et à certaines lectures stimulantes. Elles voudraient aider, dans la mesure du possible, à une compréhension sereine de notre temps, et susciter une réaction créatrice au sein de notre monde, dont la trame, complexe à souhait, est constituée de fil noir — plus apparent, et de fil blanc — trop discret, au point que nous risquons de l'oublier.

Zazous, yé-yés, hippies

Au lendemain immédiat de la guerre de 39 se répandait partout la vogue du jazz, dont les adeptes plus ou moins directs se donnaient des allures quelque peu provocantes et tapageuses, c'étaient les zazous, ivres de swing ; le jazz, si scandaleux aux oreilles de nos parents, et qui aujourd'hui, nous paraît presque trop classique ! On avait alors un urgent besoin de rompre avec le monde qui, s'il nous avait donné Bach, Mozart, Brahms ou Schubert, Fauré ou Stravinsky, nous avait néanmoins immergés dans les cendres et le sang. Dès les années 60, les zazous s'étaient transformés en yé-yés ; les événements de 68 ont répandu partout les hippies. Il s'agit là d'un même mouvement, toujours plus insistant, toujours plus violent, cherchant à se mettre davantage en marge de la société. On ne veut plus avoir affaire au « système » établi, qu'il soit d'ordre culturel ou familial, religieux ou social, politique ou militaire. On a besoin d'air, de s'aérer l'esprit ; ce monde hyper-rationalisé, ce monde dur, objectif, devient irrespirable. Se manifeste un besoin impérieux d'en sortir. Echapper d'une part, à cette raison totalitaire, qui veut rendre compte de tout, qui réduit tout à ses limites étriquées, au point que notre monde en devient irrationnel.¹

¹ «... une telle rationalité, qui se prend pour norme ultime et exclusive, en vient à oublier sa propre irrationalité, ou à oublier qu'à se développer exclusivement elle engendre l'irrationnel, le non-sens, la non-liberté... »

Retrouver, d'autre part, un supra-rationnel ; on pressent que la recherche du sacré — peut-être la quête de Dieu — a son importance après tout, et qu'elle est intégralement associée à celle d'un genre de vie authentiquement humain.²

Genre de vie qui tend à devenir objet de musée, en raison de cette universelle réduction de l'homme et de l'univers aux catégories de l'efficacité, de la production, de l'utilité et de la consommation. L'homme apprend son métier de machine à produire et à consommer. Où trouver alors le temps d'aimer, de s'étonner, d'admirer ? Le temps de vivre tout simplement ?³

Le clown et l'acte gratuit

Au début de notre siècle déjà régnait la fascination d'un homme de jeu, le clown. Mais on l'envisageait dans une aura sentimentale, quelque peu mélancolique — regret du paradis perdu ? inquiétude de la communion humaine en voie de disparition absolue ? voyez les clowns de Picasso ou de Rouault. Certaines inflexions sentimentales rejoignent le modern-style, traduisant l'euphorie propre au début du siècle, devant les progrès et les aménagements de l'industrie. Dans un monde où le réseau tend à se resserrer, Gide pressent déjà que la gratuité est menacée ; aussi, dans les *Caves du Vatican*, il présente le cas d'un « acte désintéressé ; né de soi ; l'acte aussi sans but ; donc sans maître ; l'acte libre ; l'acte

Etudes, mars 1972, p. 367, tout l'article est à lire. Dans cet univers, de tous côtés, on assiste, naturellement et paradoxalement, à des explosions de comportements aveugles. On pouvait lire dans *la Croix* du 16-17 avril 1972 : « La sagesse est oubliée, la réflexion se perd, on obéit à l'humeur ; l'humeur débouche sur la colère. D'irritation en irritation, les choses s'enveniment à tel point que les transformations ou les aménagements les plus sensés sur lesquels chacun pris en particulier, donnerait un avis favorable, deviennent matière de discorde et de conflit. En bref, personne ne se soucie plus de faire appel à la raison, le parti pris seul commande. »

² L'œuvre du psychanalyste V. Frankl est à ce sujet fort symptomatique. « La psychanalyse a mis en lumière la tendance au plaisir, qui permet de concevoir le principe du plaisir, et la psychologie individuelle nous a familiarisés avec la volonté de puissance sous la forme de la tendance à se faire valoir, ou principe de réalité. Mais ce que j'appellerai la volonté de sens est enracinée encore bien plus profondément en l'homme (...) la frustration sexuelle (...) la frustration (...) de la tendance au plaisir n'est pas la seule : il existe aussi, précisément, une frustration existentielle (...) c'est-à-dire le sentiment d'absence de sens de sa propre existence. »

La psychothérapie et son image de l'homme (Resma), p. 59.

³ Voir Cox, *La fête des fous* (Seuil), pp. 120 et ss. *Supplément de la vie spirituelle*, février 1972.

autochtone », l'acte gratuit. Il n'est donc pas étonnant que, aujourd'hui, des théologiens se penchent sur la fête et le jeu. « Le jeu est devenu sujet de réflexion à partir du moment où l'homme fut contraint de travailler de façon disciplinée et rationnelle, dans des ensembles industriels toujours plus énormes, et à bannir de son monde de travail comme non sérieux tout ce qui relève du jeu. »⁴

Affirmations semblables sous la plume du théologien américain Cox : « Pendant la période d'industrialisation, nous sommes devenus plus sérieux et plus travailleurs, moins gais et moins imaginatifs. » Il ajoute plus bas : « L'homme est par sa nature même une créature qui non seulement travaille et pense, mais chante, danse, joue, conte des histoires, célèbre (...). L'homme est aussi (...) rêveur, visionnaire et créateur de mythes. »⁵

Ainsi donc, aujourd'hui plus que jamais, l'homme doit réapprendre à danser et à rêver.

Je suis mon corps

Cela lui permettrait, entre autres, de retrouver le vrai sens du corps. Dans notre monde où, comme la scène chez Ionesco, tout se voit envahi par une accumulation d'objets, où tout est réduit à l'état d'objet, le corps ne peut échapper au mouvement général. Depuis les violences, les tortures, les crimes odieux jusqu'à l'étalage sordide du corps humain bestialisé, au cinéma, dans les revues érotiques, tout nous indique que nous considérons le corps comme un objet... de consommation. Les analyses de G. Marcel allaient dans un sens opposé, il y a déjà de nombreuses années ; selon lui « être incarné, c'est s'apparaître comme corps, comme ce corps-ci, sans pouvoir s'identifier à lui, sans pouvoir non plus s'en distinguer — identification et distinction étant des opérations corrélatives l'une de l'autre, mais qui ne peuvent s'exercer que dans la sphère des objets (...) ; il n'y a pas à la rigueur de réduit intelligible où je pourrai m'établir en dehors ou en-deçà de mon corps ; cette désincarnation est impraticable, elle est exclue par ma structure même. »⁶

L'homme s'exile du royaume de l'être pour se gaver à la table de l'avoir. Il a un corps, il n'est pas un corps, comme le pensait Marcel. Il devient

⁴ Moltmann, *Die ersten Freigelassenen der Schöpfung* (1971) cité d'après la traduction italienne parue sous le titre *Sul gioco* (1971).

⁵ Cox, o.c., pp. 21 et ss.

⁶ Gabriel Marcel, *Du refus à l'invocation*, pp. 30 et ss.

alors outil que l'on utilise sans respect, que l'on détériore ou détruit sans scrupule. Une telle attitude transparait dans la pensée de certains théologiens contemporains, qui, le voulant ou non, tentent de désincarner l'homme, en qui ils distinguent le corps matériel, voué à l'anéantissement, dénué de valeur, et le corps psychique, invisible, seul digne de la résurrection. Ces affirmations intègrent un système de pensée extrêmement cohérent, mais où l'humble foi des petits se sent perdue. On ne peut s'empêcher de songer à la résurgence d'un courant de pensée qui ébranla l'Eglise du II^e siècle, et que l'on désigne sous le nom de « Gnose ». Cela d'autant plus que les adeptes de cette philosophie religieuse nourrissaient un profond mépris pour les réalités charnelles et corporelles. N'est-ce pas Valéry qui fit cet aveu : « La raison, quelquefois, me semble être la faculté de notre âme de ne rien comprendre à notre corps ? »

Contre cette tentative de désincarnation, contre l'absence de joie intérieure qui s'exprimerait visiblement, contre notre univers légaliste, froid, efficient, abstrait, éclate de tous côtés le besoin de danser, même dans les églises ! Il y a là une aspiration à plus de fraîche spontanéité et la redécouverte du fait que le rite est aussi une « fantaisie incorporée », comme l'écrit Cox, qui ajoute : « Idées ou fantaisies qui ne sont pas " incorporées " ont peu de réalité pour le christianisme (...). Ainsi à la fois les citoyens d'esprit positif qui s'enferment complètement dans les faits et les individus désinvoltes qui vivent seulement dans la fantaisie habitent des mondes tronqués, hermétiquement fermés à la plénitude de la réalité. Le christianisme adhère obstinément à la résurrection du corps. Cela l'attache de façon indissoluble à la terre, à la chair et à l'histoire. D'autre part, le fait que personne ne puisse " comprendre " la résurrection, qu'elle ne puisse gentiment s'adapter au " monde des faits " est d'égale importance. Cela éveille notre sensibilité à cette plus ample réalité que les " faits " n'épuisent pas complètement. »⁷

Une question inutile

Peut-être qu'aujourd'hui ce qui est le plus nécessaire consiste à poser d'inutiles questions. Certaines orientations surréalistes n'allaient-elles pas dans ce sens ? Alors nous pouvons nous demander si le monde sort des mains d'un ingénieur ou des mains d'un poète ? Tout voudrait nous faire croire que, s'il y a quelqu'un à l'origine de l'univers, ce quelqu'un ne peut que ressembler à l'ingénieur idéal ; mais alors, comment expliquer tant de prodigalité inutile ? tant de formes, de couleurs, tant d'êtres

⁷ Cox, o.c.c., pp. 91, 92.

qui débordent largement le concept de finalité ? Cette magnificence porte le visage de la joie, de la liberté, de la pure gratuité. La création, saisie comme lieu où s'épanche joyeusement l'espiègle sagesse de Dieu, ne peut susciter que des hommes au cœur attentif, non seulement à leur devoir, à leur tâche, mais encore à la joie d'amour, qui aime à s'arrêter, à jouer, à contempler avec émerveillement, à aimer Celui qui partout est présent et partout invisible. Si à la source permanente de la création se trouve l'amour, alors se trouve également le jeu qui est « l'expression la plus pure de soi-même, la manifestation la plus transcendante de l'action pour la joie de l'action. Toute la personne est un mouvement, tout entière elle se donne pour la splendeur de cette action, pour la beauté du don de soi ».⁸

Cette définition du jeu ne pourrait-elle pas jeter une lumière sur les aspirations les plus profondes des hippies et s'appliquer aussi à la danse ?

Naissance de la danse

Au cours de sa très longue évolution, depuis les poissons ou les reptiles, l'homme a reçu, puis dépassé un cerveau technique. Le mouvement évolutif en lui ne s'est pas orienté vers une anatomie spécialisée à l'extrême pour s'enfermer en elle. Bien au contraire, loin de s'arrêter à une perfection technique — ce qui aurait assimilé l'homme aux insectes les plus évolués — l'évolution l'a ouvert à des possibilités de généralisations illimitées.⁹ Il semble que soient nés synchroniquement trois témoignages de cette ouverture à l'être : l'activité technique s'extériorise dans l'outil amovible ; l'objet perçu devient à son tour extérieur dans un symbole verbal ; le mouvement enfin, dans toutes ses formes visuelles auditives et motrices, se libère et entre dans le même cycle d'évolution où il révèle un sens et une aspiration esthétiques. La danse se dégage du réseau des besoins et des nécessités de la survie et de la technique pour, gratuite, rendre témoignage à la gratuité de l'être. Ainsi la danse humaine naît avec l'outil et la parole, une même syntaxe préside à

⁸ Thils, *Sainteté chrétienne*, p. 194.

⁹ Ces lignes s'inspirent du beau livre de Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*. Vers la fin de son ouvrage, l'auteur écrit : « En définitive, on peut se demander si l'humanité a totalement échappé au danger que représente la perfection des abeilles et des fourmis, à un conditionnement social pratiquement total » (...) notre « part de création personnelle est devenue moindre que celle d'une blanchisseuse du XIX^e siècle, (notre) fonction productive est toute dans celle d'un rouage exact, au réveil, aux déplacements, au travail chronométrés... », II, 201-202.

l'élaboration de chacun de ces gestes. Mais le langage naît avec la libération de la main ; c'est une chose qu'avait déjà perçue saint Grégoire de Nysse, au IV^e siècle : « ... C'est avant tout pour le langage que la nature a ajouté les mains à notre corps. Si l'homme en était dépourvu, les parties du visage auraient été formées chez lui comme celles des quadrupèdes, pour lui permettre de se nourrir. Si le corps n'avait pas de mains comment la voix articulée se formerait-elle en lui ? la constitution des parties entourant la bouche ne serait pas conforme aux besoins du langage. L'homme, dans ce cas, aurait dû bêler et pousser des cris, aboyer, hennir, crier comme les bœufs ou les ânes ou faire entendre des mugissements comme les bêtes sauvages. Mais puisque la main a été donnée au corps, la bouche peut sans difficultés s'occuper de servir à la parole. Aussi les mains sont-elles bien la caractéristique de la nature rationnelle : le modelleur de notre nature nous rend par elles le langage facile (...). Ainsi, c'est grâce à cette organisation que l'esprit, comme un musicien, produit en nous le langage et que nous devenons capables de parler. »¹⁰

S'arracher de sa propre forme

Souvent l'homme éprouve le besoin, voire même la nécessité, de bondir hors de soi. L'émotion qui le travaille cherche à se dire, non seulement par des mots, mais peut-être davantage et d'abord par le geste et le cri ; et nous avons, issue du cri, la musique ; issue du geste : la danse. Ainsi par des rythmes, l'homme tente de s'extérioriser et de s'harmoniser avec le monde. Ce qui se manifeste en Chine et plus tard au Japon, de façon privilégiée, n'entre-t-il pas dans l'existence de toute l'humanité ? En Chine et au Japon où « il s'est créé un mode complet d'existence idéale où le sage paisible et maître de son corps joue la vie dans une harmonie complète avec le vent, avec les eaux, les arbres et la lune, dans un équilibre qui part de l'estomac pour aboutir dans la peinture ». ¹¹

Tout rythme veut devenir mélodie, et toute mélodie, danse ! Quelque chose de lourd, d'opaque et de pesant, le corps, commence à se mouvoir. Il se déplace, il provoque, il entretient un mouvement. Il chante soudain. On dirait que le corps est littéralement inspiré ; délesté de tout poids par ce souffle qui l'anime du dedans, le soulève, le transfigure. Les lois de la matière semblent suspendues, envol prestigieux qui se déploie librement, vol apparemment sans entraves, pur poème arraché à toute

¹⁰ Saint Grégoire de Nysse, *La création de l'homme* (sources chrétiennes, N° 6, pp. 112-113 et 117).

¹¹ Leroi-Gourhan, II, 102.

gangue prosaïque, « ensorcellement des danses où (le) corps n'apparaît que comme le rythme d'où tout dépend mais qui le cache ».¹²

Ce rythme prend source dans la respiration ; le danseur vit avec lui-même, il s'enracine pour ainsi dire en soi ; il s'éprouve : cette connaissance, cette sensation vécue de son propre corps lui révèle la vie qui s'épanouit en joie et la joie en rythme. Le danseur ne vit pas seulement les noces avec son propre corps ; il conquiert du même mouvement l'espace ; il le possède en tous sens, il le crée ainsi que le temps. Matérialisés dans une enveloppe rythmique, l'espace et le temps sont vécus au même titre que le corps. C'est l'univers entier qui est recréé, transfiguré, et l'on ne sait plus si c'est un corps qui, délivré de tout poids, tend à devenir esprit, ou si c'est l'esprit qui se rend visible et tombe avec la grâce d'un flocon de neige ; « le plancher, évité par bonds ou dur aux pointes, acquiert une virginité de site pas songé, qu'isole, bâtira, fleurira, la figure (...). L'enchanteresse fait l'ambiance, la tire de soi et l'y rentre par un silence palpité de crêpes de Chine ».¹³

Ainsi la danse est-elle non seulement mouvement, rythme, créatrice de temps et d'espace, elle est encore créatrice de formes, où le réel, l'irréel et l'intelligible se peuvent fondre et combiner selon la puissance des muses¹⁴, où se répondent et se déduisent sous nos yeux, inépuisablement, conversions, inversions et diversions ; où tout se divise et se rassemble, s'élève et s'abaisse, s'ouvre et se referme. Les mains parlent, les pieds semblent écrire, dit Valéry, la danse devient « cette femme bizarrement déracinée et qui s'arrache incessamment à sa propre forme ».¹⁵ Magnifique défi jeté à l'enchaînement opératoire de l'efficacité matérielle, à quoi elle veut se soustraire, la danse recherche une création qui brise le cercle quotidien des positions dans l'espace, elle tend — tel le parfum — à donner une présence et une image idéalisée du monde et du corps. C'est à cette libération, à ce luxe si humble qu'aspire impatientement un grand nombre de nos jeunes contemporains.

La danse et la représentation

Il arrive ainsi que, ne songeant à rien d'autre qu'à elle-même, à la beauté tout abstraite issue de ses lois propres, la danse atteigne naturellement

¹² Mallarmé, *Divagations* (Skira), p. 171.

¹³ *Ibid.*, p. 168.

¹⁴ Valéry, *L'âme et la danse*, p. 142.

¹⁵ *Ibid.*, p. 157.

l'expression. Le véritable danseur rêve d'un « poème » chorégraphique absolument pur, sans « sujet » proprement dit. Poème qui, selon ses lois et sa logique particulière, se développe comme une symphonie. C'est pourquoi, lorsque Théophile Gautier définit la danse comme n'étant pas « autre chose que l'art de montrer des formes élégantes et correctes, dans diverses positions favorables au développement des lignes », il confond danse et sculpture, l'une est l'art du mouvement mélodique, l'autre celui du repos. Géométrie animée, que représente-t-elle ? « Nulle chose (...), mais toute chose (...). Aussi bien l'amour comme la mer, et la vie elle-même, et les pensées... Ne sentez-vous pas qu'elle est l'acte pur des métamorphoses ? »¹⁶ Elle expose avec clarté les réalités les plus obscures tapies au fond de notre être et de notre existence. La pensée profonde se fait images et ce sont les images que l'artiste tente d'ordonner, « visions sitôt éparses que sues ». Aperceptions éphémères, d'autant plus précieuses que fragiles d'un monde qui échappe infiniment à nos prises et qui, cependant, ne cesse de nous solliciter, de nous inquiéter et de se dire. Le corps devient cette forme « trace d'une réalité qui n'a pas de forme. C'est celle-ci qui engendre la forme ». ¹⁷ C'est pourquoi il nous faut aller plus loin — mais dans le même sens — que Mallarmé définissant la danseuse : elle « n'est pas une femme qui danse, pour ces motifs juxtaposés qu'elle n'est pas une femme — mais une métaphore, résumant un des aspects élémentaires de notre forme, glaive, coupe, fleurs, etc., et qu'elle ne danse pas — suggérant par le prodige de raccourcis ou d'élans, avec une écriture corporelle, ce qu'il faudrait des paragraphes en prose dialoguée autant que descriptive pour exprimer dans la rédaction : poème dégagé de tout appareil de scribe ». ¹⁸ — La danseuse disparaît dans la métaphore mouvante des profondeurs de l'homme et de l'univers total au sein duquel il vit, et dont elle est, ineffablement, le signe. (La drogue est le pauvre et dangereux moyen de rejoindre illusoirement cette profondeur.)

Ainsi, le corps qui épouse autant que possible l'esprit, rivalise avec lui dans sa liberté et son agilité ; il voudrait se rendre présent partout au même instant, être tout à la même minute. « Il veut jouer à l'universalité de l'âme (...). Etant chose, il éclate en événements », ¹⁹ symbole de l'homme en quête d'impossible, mais soulevé d'une joie « d'origine inconnue et de forme ineffable ».

¹⁶ Ibid., p. 160 ; on notera au passage la contradiction significative à souhait des termes employés : acte pur — métamorphoses.

¹⁷ Plotin, *Ennéades*, VI, 7.

¹⁸ Mallarmé, *Divagations*, p. 160.

¹⁹ Valéry, *ibid.*, p. 171.

La danse religieuse

Lyrisme de l'être humain devenu rythme vivant, la danse naît là où jaillit la joie. La danse religieuse sera donc l'expression de la joie spirituelle, fruit d'une ivresse d'amour, qui transfigure tout l'être, corps et âme, en une prière écrite, librement épanouie. L'adoration se développe en une extatique méditation au sein même du mouvement, où l'homme exprime la tension de tout lui-même vers Dieu et, comme David dansant, « la tendresse de son cœur, par le déplacement nombre du corps ». ²⁰ Mais l'homme n'est qu'image et imitation de Dieu. Le premier exemple de la danse, il l'a trouvé dans l'œuvre du Verbe, Sagesse créatrice : « Quand il affermit les fondements de la terre, j'étais à ses côtés comme maître d'œuvre, faisant ses délices, jour après jour, m'ébattant tout le temps en sa présence, m'ébattant sur la surface de la terre... » ²¹ Le même élan de joie, nous le retrouvons non seulement dans les sauts du soleil évoqués par le psaume ²², mais encore, selon une tradition de la primitive Église, dans la carrière du Fils de Dieu fait chair : il s'élanche dans le sein de la Vierge Marie, puis passe de la crèche au Jourdain, du Jourdain à la croix, de la croix à la sépulture, du sépulcre dans le sein du Père. Gigantesque danse où se résume toute l'histoire du salut, où s'unissent à tout jamais le ciel et la terre.

Et Grégoire de Nysse sait bien que tous nous avons à suivre ce merveilleux chorège qui nous réunira aux anges dans une harmonie sans égale, car « il y eut un temps où le chœur des créatures spirituelles était un, toutes regardant vers l'unique coryphée et déployant l'harmonie de leurs danses suivant la mesure donnée par lui ». ²³ Frà Angelico peignant le Jugement dernier présentait lui aussi, parmi les champs fleuris, la danse des anges et des élus, se tenant par la main.

Mais où commence le ciel ? où cesse la terre ? Toutes les créatures sont invitées à entrer dans la ronde du Verbe-Sagesse qui s'ébat joyeusement, « il faut qu'elles se donnent la main autour de Lui. Il faut qu'elles constituent autour de Lui un corps et un système (sepes), il faut qu'en passant devant Lui, elle L'empêchent de se passer d'elles, il faut que tous les mots s'entrelacent en une phrase ». ²⁴

²⁰ Grégoire de Nysse, PG 44 : 709 d.

²¹ Proverbes VIII, 29-30.

²² Psaumes 19 (18).

²³ PG 44 : 508 b.

²⁴ Claudel, *Présence et prophétie*, p. 13.

Sachons gré aux hippies de nous rappeler quelque chose d'essentiel que nous avons eu tendance à trop négliger, voire même à oublier. Si le fond de l'univers est la liberté créatrice de Dieu, s'il est son amour s'épanchant gratuitement, le sens et la fin de la vie humaine à leur tour doivent être le libre épanchement de la joie, de l'émerveillement, du temps retrouvé ; c'est la contemplation de la splendeur divine, source d'une joie telle qu'elle ne peut se dire que dans le geste gratuit du jeu, qui est fête et célébration. Si la création est devenue histoire²⁵, l'histoire à son tour (avec tout ce qu'elle implique de travail, de projets, d'activités) s'oriente vers la création. Sans doute travail et histoire ont leur importance irremplaçable, mais leur fin réside ailleurs qu'en eux-mêmes : en Celui qui est Amour, Paix et Joie.

Gabriel Ispérian

²⁵ Voir le beau livre de Moltmann cité à la note 4.